

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Serge BARRAULT

Les 80 ans de Dom Paul Renaudin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 196-205

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Les 80 ans de Dom Paul Renaudin

Les relations entre la Royale Abbaye d'Agaune et l'Ordre de Saint-Benoît sont à peu près aussi anciennes que leur fondation respective. La tradition raconte que saint Maur, à l'occasion de son grand voyage entre l'Italie et la Gaule dont nous parlerons plus loin, passa par Agaune où il guérit un aveugle à l'entrée de l'abbaye. La traversée de la Suisse par le fils spirituel de saint Benoît semble d'ailleurs avoir laissé plus loin une seconde trace. A Fribourg, à l'Hôpital des Bourgeois, dans l'église ronde, un autel latéral placé du côté de l'épître, dans une chapelle basse, est dédié à saint Maur, et le saint est nommé encore aujourd'hui dans les litanies que récitent les Sœurs de l'hôpital. Le disciple de Benoît accomplit jusqu'au bout son lointain voyage. Il a son tombeau en Anjou, à Saint-Maur-sur-Loire.

Treize siècles et demi plus tard, à l'extrême fin du XIX^e siècle, en la personne d'un de ses descendants spirituels, saint Maur revint à Agaune. Arrivant de la Gaule, cette fois. Dom Paul Renaudin, alors moine de Saint-Maur-sur-Loire et âgé de trente-quatre ans, vint pour raison de santé à Glion-sur-Montreux, où il retrouva un autre Français qui n'était pas un inconnu pour lui, le Vicomte Maurice du Coëtlosquet, frère de l'abbé de Saint-Maur-sur-Loire. On était, si la mémoire des intéressés est fidèle, en 1898. Le Vicomte du Coëtlosquet, voulant honorer le grand martyr dont il portait le nom, descendit en Valais, à Saint-Maurice, avec Dom Renaudin. Déjà, deux ans plus tôt, en 1896, au cours d'un précédent voyage, le Vicomte avait offert à l'abbaye un vitrail qu'on y voit encore. Ce vitrail, que Dom Renaudin contempla en 1898 lors de sa première visite en compagnie du donateur, représente la guérison de l'aveugle par saint Maur, une translation de reliques en Agaune et la remise de la couronne de Neustrie et de Bourgogne à Charlemagne par l'évêque Willicaire, abbé

d'Agaune. Ce don fut fait par M. du Coëtlosquet au temps de Mgr Paccolat, abbé de Saint-Maurice et évêque de Bethléem, comme l'attestent les armes de ce prélat peintes sur le verre.

Un an plus tard (c'était après 1899), l'abbaye de Saint-Maurice, par une sorte de remerciement indirect, fit un don de reliques à l'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire. Ces reliques furent obtenues par le Père Mégret, du Mans, moine de Saint-Maur, qui les rapporta à son abbé, Dom Edouard du Coëtlosquet, frère cadet du Vicomte.

En 1903, le Vicomte Maurice mourut.

En 1916, son ancien compagnon, Dom Paul Renaudin, revint dans la vallée du Rhône. En vingt ans, Dom Renaudin était devenu un personnage considérable : abbé de Saint-Maur-sur-Loire et fondateur de l'abbaye de Clervaux en Luxembourg. Mais le malheur planait très bas sur l'illustre prélat. Menacé de cécité complète et arrivé à Fribourg à la fin de janvier, il venait consulter le célèbre docteur Dufour à Lausanne. Le 24 mai, Dom Renaudin vint à l'abbaye de Saint-Maurice. C'était sa seconde visite, à dix-huit ou dix-neuf années d'intervalle. Il y fut accueilli par Mgr Joseph Mariétan, abbé de Saint-Maurice et évêque de Bethléem, et y demeura trois jours, faisant le pèlerinage du champ des Martyrs à Vérolliez. Il revint à Saint-Maurice quatre mois plus tard, le 22 septembre, pour la fête des bienheureux héros de la Légion thébaine. En cette solennité, Mgr Mariétan nomma Dom Paul Renaudin chanoine d'honneur de la Royale Abbaye. Un nouveau lien, d'une intimité particulière, se nouait entre Agaune et l'Ordre de Saint-Benoît, puisqu'un des plus grands abbés bénédictins devenait chanoine de Saint-Maurice. Dom Renaudin, hélas ! n'avait plus que soixante-dix jours à voir la lumière extérieure et déjà il marchait dans des demi-ténèbres. Eclair de joie avant la nuit. Et huit ans passèrent. A la fin de mai 1924, Dom Renaudin revint à l'abbaye de Saint-Maurice apporter ses vœux à Mgr Mariétan, dont le jubilé sacerdotal venait d'être célébré quelques jours plus tôt. Ce fut sa quatrième visite, qui remonte cette année à vingt ans.

Cet illustre chanoine d'honneur vient d'avoir quatre-vingts ans accomplis, le mardi 18 avril 1944. Il convient de retracer ici son histoire.

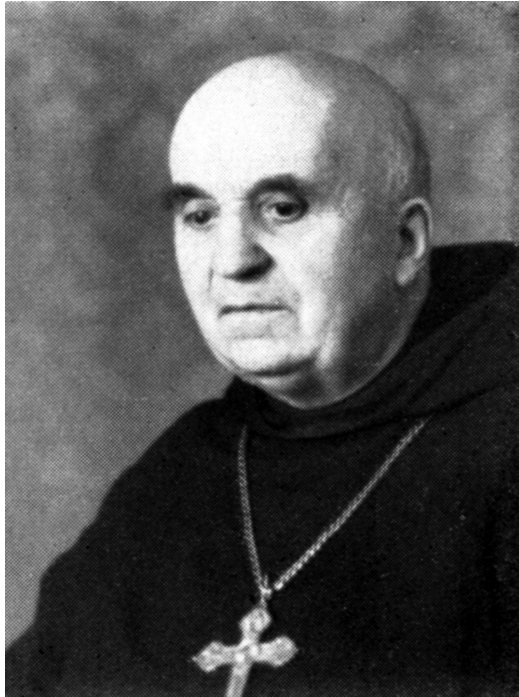
Dom Paul Renaudin est venu en Suisse de ce duché du Maine que la Révolution partagea en deux départements : la Sarthe et la Mayenne. Ce vieux pays, aux lignes douces et nobles, à la majesté intime et paisible, aux grands horizons, a fourni sous la Terreur un bon nombre de héros et de martyrs qui luttèrent et moururent pour la foi.

Dom Paul Renaudin est né à Mont-Saint-Jean, dans la Sarthe, à 40 kilomètres à l'ouest du Mans, le 18 avril 1864, d'une famille fort ancienne. On trouve des Renaudin au XV^e siècle. Les plus célèbres furent Jacques Renaudin, officier des armées de Louis XIII, qui prit part à la guerre d'Italie où il fut tué à la bataille de Moncalieri près de Turin, et Claude Renaudin, son fils, juriste renommé, très écouté à la cour du jeune Louis XIV, sous la régence d'Anne d'Autriche, et gendre de Pothier, bien connu dans l'histoire du droit.

Enfant et adolescent, Paul Renaudin fit ses études classiques au collège de Précigné, tenu par des prêtres. En 1882, à dix-huit ans, il obtint le titre de bachelier à l'université de Rennes et se sentit appelé à la vie monastique. Le jeune homme écouta en lui-même, avec respect, avec amour, l'invitation divine.

Autrefois, aux temps mérovingiens, en 542 ou 543, l'évêque du Mans avait demandé à saint Benoît lui-même de lui envoyer quelques-uns de ses moines. Saint Benoît étant mort, son disciple Maurus, que nous appelons saint Maur, arriva, suivi de plusieurs compagnons, dans les pays de la Sarthe et de la Loire. Finalement, il fonda en Anjou l'abbaye de Glanfeuil, qui prit plus tard le nom de Saint-Maur-sur-Loire. Or, le souvenir de cet appel lointain venu du Maine au patriarche des moines d'Occident avait ému le jeune Renaudin comme une voix toujours vivante. Il se présenta donc à l'abbé de Solesmes, dans le large et frais pays que baigne la Sarthe, et fut admis dans le cloître.

Paul Renaudin avait vingt-et-un ans. On était en 1885 ; et cinq ans plus tôt les décrets de René Goblet avaient frappé et fermé l'illustre abbaye. La congrégation, chassée de la vaste demeure, était répartie dans plusieurs



maisons du village de Solesmes. Le noviciat fonctionnait, installé dans une ancienne école de religieuses. Le dortoir alignait ses lits au grenier. Quelques vieux moines vivaient dans une tour. A quatre heures du matin, les religieux arrivaient de tous côtés à l'église paroissiale. En hiver, dans la nuit qui précède longuement l'aube tardive, par la neige et sous la voûte d'un sanctuaire glacial, ce régime avait quelque chose d'héroïque. En été, la chaleur opprimait le sommeil sous les combles. En avril 1887, à vingt-trois ans, Paul Renaudin fit profession. Il passa la dernière année d'études dans une

scierie de marbre aménagée en annexe conventuelle. Quand il allait par le village, il pouvait voir la blessure de la porte latérale du couvent qui avait été défoncée à coups de hache et, près de la façade de l'église, un vieil arbre de la Liberté planté en 1848. Enfin, le jour de l'Ascension 1891, dans l'église des Sœurs bénédictines de Sainte-Cécile, située à un quart d'heure de Solesmes, il fut ordonné prêtre. Il avait vingt-sept ans.

En 1894, à l'âge de trente ans, Dom Renaudin partit au milieu d'un groupe de neuf ou dix moines, sous la conduite de Dom Edouard de Coëtlosquet, pour Saint-Maur-sur-Loire. L'abbé de Solesmes avait résolu en effet de rétablir cette antique abbaye, supprimée et à demi détruite par la Révolution, abandonnée depuis cent ans à des propriétaires laïques. Il avait racheté les longs et nobles bâtiments qui demeuraient encore sur les rives de la Loire et il envoyait ainsi Dom Edouard, qui avait le titre de prieur, qui reçut l'année d'après le titre d'abbé, s'installer là-bas avec sa dizaine de moines. En 1870, à dix-neuf ans, Edouard de Coëtlosquet s'était engagé dans les francs-tireurs de Metz. Puis, par la Belgique, il était venu s'enrôler dans les Volontaires de l'Ouest (les anciens zouaves pontificaux), avait pris part à la bataille du Mans et avait été refoulé avec ses camarades en Bretagne. En 1895, il avait quarante-quatre ans.

A Saint-Maur-sur-Loire, Dom Paul Renaudin vécut sept ans, jusqu'en 1901, exerçant tour à tour les fonctions de bibliothécaire, de cérémoniaire et d'archiviste. En 1899, à trente-cinq ans, il publia en revue avant de le donner en librairie son premier livre : la Vie de Mère Eugénie Milleret de Brou, fondatrice des Dames de l'Assomption. La même année, il présentait un rapport au Congrès eucharistique d'Angers. L'année suivante, en 1900, il prit part au congrès marial de Lyon et organisa en 1902 celui de Fribourg en Suisse, où il eut pour collaborateur Mgr Kleyser, fondateur du Marienheim.

Mais en 1902, Dom Paul Renaudin n'était déjà plus à Saint-Maur. L'année d'avant, les lois du ministère Combes avaient de nouveau chassé les moines. Dom Edouard de Coëtlosquet avait dû quitter les bords de la Loire avec sa communauté : il s'était réfugié en Belgique,

à Baronville, près de Givet, dans une propriété de campagne louée aux religieux exilés par M. de Lidekerke. On vécut là neuf ans, de 1901 à 1910. Durant cette période, Dom Edouard, miné par les soucis, tomba malade. Il se démit de sa charge abbatiale à la fin de 1906. Dom Paul Renaudin, qui était sous-prieur depuis 1902, prieur depuis 1903, fut élu Abbé à l'unanimité le 25 janvier 1907, en la fête de la conversion de saint Paul, son patron. Le dimanche 8 avril, en la fête de l'Annonciation reportée, il reçut la bénédiction abbatiale (qui est comme le sacre des abbés bénédictins) des mains de Mgr Heylen, évêque de Namur. Dom Renaudin allait avoir quarante-trois ans.

Une grave question se posa tout de suite au nouvel Abbé. Le bail du château campagnard de Baronville expirait en 1910 et ne devait pas être renouvelé. Où conduire son troupeau mystique ? Question d'autant plus douloureuse pour le pasteur et pour ses moines qu'il y avait là-bas, dans leur patrie, sur les bords de la Loire, leur propre maison, leur foyer religieux d'où on les avait chassés.

Par bonheur, une grande dame de France vint au secours des moines embarrassés. La vicomtesse Marie du Coëtlosquet, veuve du vicomte Maurice, frère aîné de Dom Edouard, promit à Dom Renaudin, à la fin de 1908, les fonds nécessaires à la construction d'une abbaye neuve. Promesse digne d'une reine. On choisit le grand-duché de Luxembourg, en souvenir de saint Willibrord, fondateur de la célèbre abbaye d'Echternach aux temps mérovingiens et apôtre des Frisons. En 1908, il n'y avait plus de bénédictins dans le Luxembourg. On pouvait donc s'y établir sans faire double emploi ni gêner personne. On acheta un terrain sur le plateau majestueux qui domine, comme un piédestal, la ville de Clervaux (en allemand : Clerf). Un architecte hollandais, Klomp, venu offrir ses services à Dom Renaudin, fut agréé. On commença aussitôt les travaux, en style roman adapté au pays. La grande tour abbatiale reproduisit celle de Cluny, l'illustre abbaye que la Révolution avait détruite. Klomp alla en Bourgogne contempler et étudier la tour, unique vestige d'un passé si glorieux. En 1910, l'abbaye de Clervaux, fondée et construite par Dom Paul Renaudin.

était achevée. Dom Renaudin s'était égalé aux Abbés du XII^e siècle. Mais ce travail surhumain allait lui coûter cher. Il avait usé ses yeux.

En 1913, Dom Renaudin est en traitement pour la vue à Angers, puis à Paris. Cependant il travaille sans cesse, puisque cette même année il participe au congrès marial de Trêves. En 1914, la guerre envahit le grand-duché ; l'abbaye est occupée par les troupes rhénanes, puis saxonnes. Dom Renaudin fait face aux événements avec une bravoure tranquille, mais sa vue baisse toujours. Il faut absolument consulter un oculiste, ou il va devenir aveugle. Or, du fait de la guerre, un voyage en France ou en Belgique ne peut être admis par les autorités d'occupation qui accordent finalement un laisser-passer pour la Suisse. Dom Renaudin, après un pénible voyage, débarque à Fribourg à la fin de janvier 1916. Accueilli par les Dominicains de l'Albertinum, puis soigné à l'hôpital des Bourgeois, il accepte enfin l'hospitalité d'amis très dévoués, à la cure de Bourguillon, à partir du 22 juillet. A Lausanne, le docteur Dufour qu'il était allé consulter, n'avait pu qu'avouer son impuissance devant le mal implacable. Ce furent de longs mois d'agonie morale, où le fondateur d'abbaye voyait les ténèbres augmenter dans ses prunelles. Grâce à de puissants remèdes, on pouvait encore lui rendre pour plusieurs heures de la journée une lueur suprême de vision : par exemple il pouvait distinguer la dorure d'un cadre, et le lendemain il fallait recommencer. Enfin, le 3 décembre, en la fête de saint François Xavier, après avoir célébré la messe à l'autel de la petite église de Bourguillon, il dit simplement : « Mon sacrifice est fait. Fiat ! Je suis dans les ténèbres complètes. »

Il n'avait que cinquante-deux ans.

En mai 1919, le grand aveugle partit pour Clervaux. On devine l'émotion des moines accueillant leur abbé qui ne pouvait plus les voir ni contempler la magnifique abbaye qu'il avait fondée et construite. En juillet, Dom Renaudin rentrait définitivement à Fribourg et en octobre il donnait sa démission d'Abbé. Son épreuve a fécondé son œuvre. En 1939, l'abbaye de Clervaux, qui est comme la forme visible de la pensée puissante de Dom Renaudin, comptait quatre-vingts moines.

Une seconde abbaye est née de la première : l'abbaye de Saint-Jérôme à Rome. Quand Pie XI, en effet, résolut d'instituer un couvent bénédictin pour préparer, selon les méthodes scientifiques modernes, les nouvelles éditions de la Sainte Ecriture en latin ou Vulgate, c'est au monastère de Clervaux qu'il demanda les hommes. Après les rives de la Loire, les bords du Tibre. L'abbaye romaine de Saint-Jérôme est la petite-fille du cerveau de Dom Renaudin.

Monastère de Clervaux, admirable monument de pierre ! Ames des moines de Clervaux, pierres vivantes, jadis modelées par le grand aveugle ! Abbaye spirituelle que symbolise l'abbaye visible ! Mais Dom Paul Renaudin a édifié encore une troisième oeuvre : l'édifice théologique, juridique et historique de ses nombreux écrits.

Les religieux les plus savants reconnaissent en lui le plus grand spécialiste de la question de l'Assomption, à laquelle il a consacré sa vie. Il publia tour à tour, en 1900, le fameux traité intitulé : *La définition dogmatique de l'Assomption de la Très Sainte Vierge Marie*, composé à Saint-Maur-sur-Loire ; en 1908, dans la célèbre collection Science et Religion, chez Bloud et Gay : *L'Assomption de la Sainte Vierge*, écrite à Baronville ; en 1913, chez Téqui : *La doctrine de l'Assomption, sa définibilité comme dogme*, composée à Clervaux ; enfin, en 1933, malgré la cécité qui durait alors depuis déjà dix-sept ans, le magnifique traité latin publié à Turin chez Marietti : *Assumptio Beatae Mariae Virginis Matris Dei, Disquisitio theologica*. En 1943, la revue Marianum qui paraît à Rome a publié de Dom Renaudin un article considérable, écrit en français, qui porte le même titre que l'ouvrage imprimé en 1900 et dont le tirage à part forme un opuscule de vingt pages. Ces oeuvres de 1933 et 1943 ont été composées à Fribourg.

Dans le même temps où il publiait ces divers ouvrages relatifs à la résurrection de Marie et à sa glorification en corps et en âme au ciel, Dom Renaudin composait d'autres livres où il se révélait juriste, moraliste et historien.

Tels sont les deux volumes publiés chez Téqui à Paris, en 1913 : *Questions théologiques et canoniques* et *Questions religieuses orientales*, où le savant moine

étudie notamment les curieuses négociations entamées entre les Eglises protestantes et l'Eglise schismatique grecque, pour refaire une nouvelle unité dirigée contre Rome. Ces négociations n'aboutirent pas.

A dix ans d'intervalle, en 1922, Dom Renaudin publia un volume depuis longtemps préparé : *Saint Benoît dans l'histoire : le témoignage des siècles*, où l'auteur rassemble avec soin tous les textes latins et français : homélies, hymnes, sermons, composés par les différents écrivains et orateurs ecclésiastiques à la louange de saint Benoît. Ce tome I était destiné à être suivi de plusieurs autres composés de textes en toutes langues. Il est resté unique, par suite de la cécité de l'auteur, ébauche admirable d'une collection imposante qu'il faudrait reprendre aujourd'hui.

En 1925, Dom Renaudin livra au public un court volume très suggestif : *Le rôle de l'Ordre de Saint Benoît dans l'Eglise et dans la société civile*, où le prélat bénédictin montre quelle sève intellectuelle et morale, comme un sang nouveau, la vie monastique introduit dans la vie d'une nation. Il en cite une application curieuse au Danemark moderne.

En 1926, comme s'il n'avait pas été depuis dix ans aveugle, Dom Renaudin fit paraître chez Aubanel : *La pensée de saint Thomas sur l'Immaculée Conception*, volume qui tend à montrer que saint Thomas a cru à l'Immaculée Conception, notamment d'après l'enseignement que donne le Docteur Angélique dans son Explication de l'Epître aux Galates, leçon VI.

En 1929, Dom Renaudin publia chez Lethielleux son remarquable commentaire latin de la Règle bénédictine : *Manuductio ad Regulam sancti Benedicti interpretandam*, qui est un volume important. Et en 1937, aux éditions Saint Norbert de Tongerlo, il donna la *Théologie de saint Cyrille d'Alexandrie d'après saint Thomas d'Aquin*, ouvrage auquel la dernière encyclique de Pie XII, du 9 avril, sur le grand docteur alexandrin donne une nouvelle actualité.

Ajoutons qu'en 1908 Dom Renaudin avait fondé l'*Association de prières pour la conversion des peuples du Nord* (Danemark, Norvège, Suède, Finlande, Islande),

sous le patronage de saint Anchaire, le moine franc venu de Corbie (en Picardie), apôtre des Scandinaves au IX^e siècle.

Aujourd'hui, dans une chambre de presbytère villageois où habite un saint prêtre, à deux pas de l'église de Bourguillon où l'on vénère la Madone miraculeuse, Dom Paul Renaudin prie, médite et écrit. Deux femmes semblables à celles que loue l'Évangile veillent sur lui. Le front superbe, le nez en bec d'aigle, la figure majestueuse, il donne au visiteur, avec un sourire qui est une lumière, le spectacle d'une sérénité héroïque. Le grand Aveugle offre ses souffrances physiques et morales en continuel sacrifice. Et fidèle à la devise bénédictine qui est le mot *Pax* (paix) inscrit dans une couronne d'épines, il grandit et il travaille encore pour le Christ et pour l'Église.

Serge BARRAULT,
professeur à l'Université de Fribourg